

12DEC2022

搭客時刻 Boarding Time

SEAT

10:10

2k

CENTRAFRIQUE

MADAGASCAR

AFRIQUE DU SUD

SUD SOUDAN

MOZAMBIQUE

KENYA

ALLEMAGNE

JORDANIE

ITALIE

MEXIQUE

RÉPUBLIQUE
DOMINICAINE

HONDURAS

GUATEMALA

ÉQUATEUR

PANAMA

BOLIVIE

PÉROU

COLOMBIE

ALBANIE

TURQUIE

GRÈCE

FRANCE

VENEZUELA





Partie I. La jeune fille de Bangui

Mémoires vives centrafricaines

À 22 ans et en pleine année de césure, j'accepte un peu par hasard un stage au siège du Programme alimentaire mondial (PAM en français ou WFP en anglais) des Nations Unies à Rome. Au bout de deux mois, les besoins de la grosse structure me catapultent en Centrafrique, en tant que responsable d'information du Cluster Logistique, un mécanisme de coordination et d'optimisation de ressources pour les acteurs humanitaires. Jeune consultante, je navigue à vue dans cette Afrique retrouvée et ses bulles d'expatriés asphyxiantes. Trop à vif pour expliquer mon vécu au téléphone, je commence à gratter mes émotions sur un bout de papier.

La République centrafricaine (ou RCA), c'est la grande oubliée du continent. Du processus de décolonisation comme des réponses humanitaires. C'est une opération



portée à bout de bras par quelques Casques bleus perdus et des humanitaires à dominante française qui maintiennent une perfusion mal posée. C'est une terre traversée par la transhumance et des dynamiques qui vont au-delà de frontières trop rigides, bloquée par des barrages improvisés qui font le commerce de l'économie de guerre locale. C'est un lieu où l'on regarde les politiques avec des yeux lessivés mais où l'on a su préserver une profonde dignité, plantée dans le cœur.

Dimanche 19 novembre 2017
Bangui, Centrafrique : réalités parallèles

De retour dans le fauteuil de ma maison centrafricaine, je compte les jours. Les jours passés, les jours revenus, les jours distendus, les jours ambigus. Il m'en reste 42 pour ce dernier cycle sur cette terre incertaine. Ces cycles de six semaines pendant lesquelles le temps se suspend, où tout prend une dimension plus profonde, comme anesthésiée. À chaque fin de cycle, et si notre contrat est prolongé, nous bénéficions, nous autres onusiens, d'une semaine de répit hors-pays. Ces phases de *rest&recuperation*¹ en tranches de six semaines sont un privilège propre aux Nations Unies. La plupart des ONG françaises ont des pauses tous les trois

1. Voir glossaire p. 148.



mois et les ONG anglophones tous les deux mois. Le temps donc, court dans son inexorabilité, injuste dans sa réalité, a laissé place à la construction d'un tout petit quotidien à Bangui, qu'on sait précaire et fini mais qui revêt malgré tout une torpeur intrinsèque.

Le travail a repris lui aussi, plus serein, avec le nouveau coordonnateur, Lars, mon quatrième superviseur en l'espace de trois mois. Lars a 36 ans et il est originaire de la République démocratique du Congo. Expert des grosses opérations humanitaires, il a aussi construit sa vie aux États-Unis où quatre enfants l'attendent. Il est tranquille et son calme me fait du bien dans le bazar des choses que l'on doit traiter. J'apprends aussi mieux mon « périmètre de travail » comme dit mon collègue de la logistique d'ACF¹, Antoine : je fais ce qui est propre à mon rôle et j'arrête d'essayer de bouger des montagnes car c'est bien ça qui épuise un humanitaire trop passionné. Je m'en suis rendu compte à mes dépens quand nous avons reçu avec Maxime, mon chef numéro un, un financement d'urgence de 3 millions de dollars pour mettre en place des « antennes logistiques mobiles » dans trois villes reculées et en proie à une insécurité chronique. Le projet, financé par le CERF² (*Central Emergency Response Fund*), devait permettre à toutes les organisations de la zone de se loger, d'entreposer leur aide et de travailler dans un même lieu afin de renforcer la sécurité et limiter les contraintes logistiques. Nous voulions confier la mise en œuvre de ce projet à l'ONG Handicap



International³, l'organisation la plus opérationnelle en matière de logistique dans le pays, en particulier dans ces zones-là. Cependant, le PAM, de qui nous dépendons, parce que le Cluster Logistique n'est pas une entité légale mais un simple mécanisme de coordination, refuse que cette organisation soit en charge de la mise en œuvre car en le faisant lui-même il obtient 7 % du montant total qui revient à l'organisation exécutante. Nous n'avons pas autorité à choisir le partenaire sans l'autorisation du PAM et il se trouve qu'il n'a pas vraiment les capacités de mener à bien ce projet dans les meilleures conditions : à la fois juge et partie, ce positionnement du cluster comme mécanisme de coordination dépendant d'une structure ayant ses objectifs propres me questionne profondément.

Côté professionnel, j'accepte donc une certaine fatalité d'ensemble tout en perfectionnant mon travail, celui que je peux mener : je m'attache à communiquer du mieux que je peux sur le travail des organisations partenaires et ce qu'elles font pour que la communauté humanitaire puisse accéder aux populations affectées. Hier, j'étais à l'aéroport de Bangui pour photographier le chargement d'un avion à destination de Bangassou. Là aussi, c'est l'ONG Handicap International qui a la charge de la collecte et la manutention du cargo de l'ensemble des organisations qui souhaitent amener de l'aide dans ce fief de la zone est du pays. En regardant sortir les cartons d'ONG estampillés ACTED⁴, Cordaid⁵ ou encore MVAD⁶, je remarque l'œil critique



des trois pilotes ukrainiens face à un chargement qu'ils considèrent *too heavy*⁷ sur leur rampe. Ces vieux loups des airs et leur anglais approximatif veillent sur leur précieux avion qui a traversé bien des guerres avant d'atterrir en Centrafrique; ils se méfient des lanciers vifs de cartons de Matos, Joseph et Evra, les jeunes Centrafricains de l'équipe de Handicap International. Gênée par cette assignation des rôles entre des pilotes ukrainiens, des manutentionnaires centrafricains et une jeune photographe française, je décide de m'insérer dans la chaîne de passage pour, moi aussi, porter les nattes, les médicaments et les bâches à l'intérieur du ventre de l'avion. Loin de mon périmètre de travail, je me sens pourtant bien, proche de ce pour quoi je suis dans ce pays et loin de l'abstraction que je rencontre trop souvent face à mon ordinateur. Trop embarquée dans cette magie du faire, je remarque trop tard que je n'étais pas équipée pour autant d'activité physique quand je sens mon joli pantalon noir craquer de part en part. Rouge pivoine, je m'éclipse discrètement du chargement, les pieds ensanglantés dans mes nouvelles baskets qui me fendent les talons, les fesses plus ou moins à l'air, heureuse dans mon inconfort sué.

Quand mon cœur ne bat pas trop vite dans les mouvements de cette nouvelle réalité, il pense à la romance éphémère à laquelle j'ai goûté avec Matéo. Aussi forte que fugace, cette idylle a incarné mon arrivée dans cette nouvelle réalité et ses contradictions. Il finissait sa mission avec



Solidarités International, je commençais la mienne avec le Programme alimentaire mondial. Je tombais amoureuse, il se rendait compte que ce n'était qu'un flirt. Le tout me laisse une sensation d'échec au goût amer, qui titille l'esprit. Mais le temps, comme toujours, fait admirablement son œuvre et je laisse mon esprit vaquer pour oublier ses plaies.

C'est quand vient la fin de la semaine que le petit monde de l'humanitaire se retrouve pour oublier la réalité. On se noie dans le superficiel qui caractérise la communauté expatriée de Bangui ; on se force à sourire le temps d'un instant pour se convaincre que tout va bien. Il y a les fêtes dans les fiefs des ONG où l'on parle boulot en buvant, les petits événements culturels à l'Institut français où l'on refait le monde en grignotant. C'est à peu près toujours la même chose. Certaines fois le cœur y est et je me sens légère, d'autres fois je me sens très vide. Aujourd'hui j'ai voulu faire les choses différemment et retrouver une amie qui travaille chez ACF pour un moment d'échange moins vain. Sauf que pour se déplacer un dimanche matin chez les Nations Unies, il faut se lever tôt. On nous a retiré le véhicule de location qu'on avait réussi à négocier avec Maxime car il n'était pas conforme. J'ai donc dû attendre qu'un véhicule officiel du PAM et son chauffeur attitré soient disponibles pour m'y emmener car Bangui la coquette peut parfois être dangereuse et tout expat qui se respecte ne doit pas marcher dans la rue. Me voilà donc dans un gros 4x4 climé avec le chauffeur et le technicien



du bureau : le directeur adjoint du PAM n'a plus d'Internet dans sa résidence cossue, alors avant d'aller où que ce soit il faut déranger deux Centrafricains en week-end, traverser toute la ville pour accéder aux quartiers huppés et permettre au demi-grand-chef de surfer sur le Net. Je suis amère de découvrir ce comportement qui n'incarne pas les principes au cœur de notre travail ici. Toujours est-il qu'après avoir été brinquebalée dans toute la ville dans l'énorme voiture blindée, j'ai finalement été déposée dans le quartier du Septième et, n'ayant pas remarqué le poids colossal de la porte pare-balles, je me la suis prise sur le coude en sortant : un hématome pour le souvenir.

